

SESSION 2012

AGRÉGATION
CONCOURS INTERNE
ET CAER

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES
ITALIEN**

**TRADUCTION : THÈME ET VERSION
ASSORTIS DE L'EXPLICATION EN FRANÇAIS
DE CHOIX DE TRADUCTION**

Durée : 5 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes. La seconde copie sera insérée dans la première.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

THÈME

Le Voleur de vent

« Un voleur de vent », murmura Fabien. Et plus haut il répéta : « Voleur de vent, voleur de vent. »
D'un seul trait, il écrivit :

On l'appelait le Voleur de Vent parce que rien ne lui réussissait, malgré tous ses efforts. Il avait de grands yeux de faon très écartés et des cheveux noirs qui lui retombaient sans cesse autour du front, doux et brillants comme des plumes. Parfois il se mettait à chanter des chansons dont les mots n'avaient pas de sens, mais qui finissaient par mettre mal à leur aise ceux qui les entendaient. « Où diable vas-tu chercher ces sottises ? » lui demandait son père. Et il répondait : « Je ne les cherche pas, c'est l'air qui me les apporte quand il passe entre les tours de l'église. » Alors son père allongeait sa main pour le souffleter, mais le Voleur de Vent était trop agile pour qu'on l'attrapât et il se sauvait ; on ne le revoyait pas jusqu'au soir.

Où allait-il ? Le long des vieilles rues et le long du fleuve, qui était la rue la plus ancienne du pays. Sur les berges on voyait des tas de sable et des barriques derrière lesquelles les enfants se poursuivaient en criant. Des barques glissaient sur l'eau qu'elles coupaient comme des ciseaux coupent une pièce d'étoffe. Et parfois l'arche d'un pont engloutissait un remorqueur et ses chalands dans une bouffée de fumée noire dont l'odeur charbonneuse faisait rêver à des villes lointaines aux noms difficiles. En avril, le Voleur de Vent se tenait sur une passerelle et quand le soleil brillait entre les nuages blancs le cœur du garçon se gonflait de bonheur, comme si toute cette lumière eût été pour celui qui la trouvait belle et qu'il eût pu l'emporter chez lui dans ses mains. Et si la brise s'élevait tout à coup, frisant la surface de l'eau, il se mettait à chanter n'importe quoi, pour que l'air portât ses chansons par delà les toits, aussi loin que possible et jusque dans des pays où sans doute il n'irait jamais.

Lorsqu'il attrapa ses quinze ans, son père le mit en apprentissage chez un relieur qui fit voir au garçon comment on prépare la colle, mais le Voleur de Vent n'aimait pas la boutique sombre, ni l'odeur qu'on y respirait, et il avait envie de pleurer chaque fois qu'un rayon de soleil tombait à ses pieds sur le plancher poudreux, car il lui semblait que la lumière venait ainsi dans ce lieu obscur afin de savoir pourquoi il ne jouait plus avec elle.

Fabien posa sa plume et regarda sa montre. Trente minutes seulement s'étaient écoulées depuis qu'il avait commencé à écrire cette page. Il était neuf heures et quart ; le rendez-vous était à onze heures, mais dès dix heures et demie la lutte serait pénible, parce qu'à dix heures et demie, normalement, il aurait quitté sa chambre. Normalement, c'est-à-dire s'il n'y avait pas eu cet empêchement, cette promesse. Peut-être en écrivant oublierait-il l'heure ; en tout cas, cela le fatiguerait, il pourrait dormir.

Julien Green, *Si j'étais vous...*, Paris, Librairie Arthème Fayard, Le Livre de poche, 1993, p. 31-33

Faits de langue: commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

VERSION

IN ALBERGO

Siccome il saliscendi non si abbassava, a un dato punto si domandò se non gli convenisse aprire la porta lui stesso. La chiave, disgraziatamente, l'aveva lasciata fuori, nella toppa della serratura. Altrimenti, avrebbe potuto anche chiudersi dentro, senza star lì a fare tante storie.

Aprì, e non scorgendo nessuno, uscì nel corridoio semibuio. Guardò a destra, dalla parte del pianerottolo, a sinistra, verso il fondo del corridoio. Nessuno, assolutamente nessuno. Possibile? Eppure non c'era dubbio: lui quel rumore di ciabatte lo aveva sentito, sognato non se l'era di certo. Che fosse stata una serva, magari quella delle pulizie? Di domenica pomeriggio? Perché no. A pensarci, non era poi tanto strano.

Nel frattempo, lasciata socchiusa la porta della stanza, si era spostato lungo il corridoio fino a raggiungere il pianerottolo. Si accostò alla ringhiera, vi si affacciò, e scrutò, in giù, il buio baratro delle scale. Dal pianterreno, insieme con un po' di luce, saliva un vago rumore di stoviglie, di tavoli smossi, di passi, di voci lontane. Era chiaro - si disse sbadigliando -. Stavano rimettendo in ordine la sala da pranzo, preparandola per la sera. Tornato in camera, si chiuse dentro a chiave, quindi, spogliatosi rapidamente, si infilò nel letto, sotto le coperte. Aveva conservato addosso il costume di lana. Ma si era appena tirato le coperte sopra il naso che venne percorso da un lungo brivido. Le lenzuola erano fredde, umide: specie laggiù, dalla parte dei piedi. Tuttavia non c'era paragone, rispetto a prima. Senza più niente di stretto attorno alla vita, si sentiva infinitamente meglio. Anche lo stomaco gli pesava molto meno.

Allungò una mano a spegnere la luce, si girò sul fianco destro, sbadigliò fino alle lacrime; e quasi subito, col consenso improvviso di tutto se stesso, ebbe coscienza che il cervello gli si annebbiava, che prendeva sonno, che sognava.

Sognava di trovarsi ancora una volta su per le scale del *Bosco Eliceo*¹, e ancora una volta saliva, gradino dopo gradino, avendo per meta il secondo piano. Che cosa ci andasse a fare, là di sopra, non era chiaro. Andava su, semplicemente; e senza troppa fatica, anzi con strana, misteriosa leggerezza. Scuoteva la testa. Un attimo prima, giù da basso, Bellagamba gli aveva proposto ammiccando di farlo trasportare in barella da un paio dei robusti giovanotti che aveva reclutato come camerieri nelle campagne circostanti (ne teneva una, di barella, proprio nell'ingresso: precisa identica a quelle, col telo di canapa ruvida, in uso all'Arcispedale Sant'Anna di Ferrara per trasportare i malati gravi da un padiglione all'altro): neanche se lui fosse stato impedito nelle gambe, sofferente di cuore o peggio.

Giorgio BASSANI, *L'airone*, Arnoldo Mondadori editore, 1968, p. 140-142

Faits de langue: commentez et justifiez en français votre traduction des segments soulignés dans le texte.

¹ È il nome di un albergo di Codigoro